

mouvement, son visage se contractait et sa bouche s'ouvrait convulsivement.

On voyait qu'elle dépensait pour se soutenir au câble les derniers restes d'une énergie vaincue enfin par l'épuisement.

Malgré tout, elle se soutenait encore et la terre n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Encore quelques efforts et on pouvait l'atteindre.

"Il y a six coups à mon pistolet," hurla le gamin, qui se rapprochait toujours.

—Heureusement, elle ne peut pas l'entendre, pensait Roger.

—Le premier sera pour toi, continua l'odieuse voix, et le second pour ta Gothern.

—Infâme drôle ! murmura l'officier furieux.

—Je vous vois maintenant, je vous vois et vous reconnais. Tu as beau rager, va ! vous y passerez tous les deux."

Régine luttait évidemment contre les atteintes d'une douleur nerveuse qui crispait son corps brisé.

Elle ne se traînait plus que par soubresauts, et Roger tremblait que la corde n'échappât à ses mains raidies.

Dans un de ces mouvements convulsifs, leurs têtes se heurtèrent et ses lèvres s'appuyèrent sur le front de la jeune fille.

Elle tressaillit sous ce baiser suprême et sembla reprendre un peu de force.

On gagna encore dix ou douze brassées.

La rive se dressait devant eux sombre et silencieuse.

"Bourcier !" appela Roger d'une voix étouffée.

Il sentait que la vie de Régine dépendait des minutes qui allaient suivre, et que le messenger pouvait peut-être l'aider à la sauver.

"Oui, chante, mon vieux, glapit la voix, c'est mon pistolet qui va t'accompagner."

Roger se retourna et vit distinctement le mendiant lever le bras.

Et en même temps, il entendit le bruit sec du revolver qu'il armait.

XXV

Cette fois, Roger crut bien que tout était fini. Il pria Dieu pour que la première balle fût pour lui.

"Du moins, murmura-t-il, je ne la verrai pas mourir."

Le mendiant l'avait annoncé et il tint parole, car le coup partit et le plomb passa à deux poüces de la tête du lieutenant.

"Il paraît que je suis encore trop loin, glapit l'assassin ; mais, sois tranquille, tu ne perdras rien pour attendre."

Et Roger sentit aux vibrations de la corde que le misérable se rapprochait.

Il eut le courage de se retourner et il vit que la distance qui les séparait avait encore diminué, mais en même temps, il s'aperçut que Régine ranimée subitement gagnait aussi du terrain sur le câble.

La berge n'était plus qu'à cinq ou six mètres. Encore un dernier effort et on pouvait l'atteindre.

Mais le petit scélérat avançait toujours.

Roger l'entendait siffler entre ses dents et faire craquer la batterie de son pistolet.

Il eut un instant la pensée de lâcher la corde.

La rive était si voisine qu'il y avait quelque chance de s'y accrocher en se laissant aller au courant.

Quel que fût le danger d'une chute dans la rivière rapide et glaciale, il valait encore mieux s'y exposer que d'attendre le moment où la balle du mendiant allait le frapper à bout portant.

Mais pour risquer un coup aussi hasardeux, il aurait voulu prévenir Régine afin qu'elle sautât avec lui.

Or, elle était déjà trop loin pour qu'il pût la toucher et lui faire comprendre son projet par gestes. La voix, elle ne l'aurait pas entendue.

Se jeter à l'eau tout seul, c'était été l'abandonner aux coups de l'assassin.

"Mieux vaut encore rester, pensa Roger ; il ne me tuera pas du premier coup, et pendant qu'il m'achèvera, elle aura peut-être le temps de lui échapper."

"Ah ! ah ! cria le petit monstre qui n'était plus qu'à trois pas, je te tiens enfin, et cette fois je ne te manquerai pas."

L'officier regarda derrière lui et le vit se coucher avec précaution sur le câble auquel il se retenait d'une main, pendant que de l'autre il appuyait le canon de son revolver pour être plus sûr de son coup.

Le désespoir inspira à Roger l'idée de secouer la corde pour déranger le tir, et il l'agita violemment des mains et des genoux.

Ce balancement déconcerta d'abord l'abominable gamin, qui abaissa un moment son arme pour se tenir des deux mains et conserver son équilibre, mais bientôt il se cramponna de plus belle, reprit son aplomb et se remit à ajuster avec soin.

"Tu as beau faire des sauts de carpe, mon vieux, tu vas avaler ta prune, dit-il avec un affreux ricanement."

—A moi, Bourcier ! à moi ! " cria encore une fois l'officier, comme si le messenger eût été là, sur le bord, à portée de la voix."

Il n'avait pas achevé cet appel suprême qu'il sentit le câble manquer sous lui.

Avant qu'il eût le temps de comprendre ce qui lui arrivait, Roger, précipité dans le fleuve, avait disparu sous l'eau.

Sa première sensation fut de se croire mort, et, pendant les quelques secondes qui s'écoulerent avant qu'il revint à la surface, il pensa que la balle du mendiant l'avait frappé.

Ce fut court mais atroce, et aucune des impressions qui torturent les noyés ne lui fut épargnée.

Quand sa tête émergea et qu'il put respirer, il entendit à la fois un horrible hurlement et une voix qui l'appelait par son nom.

Le hurlement, c'était le mendiant qui le poursuivait entraîné par le courant.

La voix, c'était celle de Pierre Bourcier.

"Ne lâchez pas la corde, disait-elle, et traînez-vous jusqu'ici."

Il s'aperçut alors que, dans sa chute, il s'était retenu machinalement au câble, dont le brave messenger tenait le bout.

À genoux sur la berge, l'héroïque sauveur tendait les bras à Régine qui, plus rapprochée du bord, se trouvait à sa portée.

Roger comprit.

Pierre, qui les suivait des yeux de l'abri qu'il s'était choisi au milieu des buissons de la rive, s'était décidé à couper la corde, quand il avait vu le meurtrier prêt à s'accomplir, mais il avait eu en même temps la précaution de n'en pas lâcher l'extrémité.

Entre ses mains robustes, le chanvre devenait une bouée de sauvetage.

Il ne s'agissait plus que d'en profiter.

C'était déjà fait pour Régine.

Elle venait de prendre pied et s'était couchée sur la berge.

Roger, tombé un peu plus au large, avait plus de chemin à faire.

Le froid de l'eau l'avait saisi, et la respiration avait failli lui manquer tout à fait pendant sa submersion momentanée.

Mais, en voyant la jeune fille hors de tout danger et le messenger prêt à le sauver à son tour, il retrouva toute son énergie.

Il commença à se traîner de son mieux vers la terre, le corps plongé verticalement dans la rivière et les deux mains accrochées au câble.

Pierre Bourcier, après avoir reçu Régine, s'était hâté d'enrouler la corde coupée autour d'un tronc d'arbre, de manière à assurer jusqu'au bout un solide point d'appui au naufragé.

Les glaçons qui passaient, emportés par un courant furieux, gênaient beaucoup Roger, et plus d'un lui déchira les doigts et lui meurtrit le visage.

Mais il tint bon, et, après une minute de pénibles efforts et de cruelles souffrances, il eut l'indicible satisfaction de prendre pied.

"Merci, Pierre, cria-t-il en se laissant tomber épuisé à côté de la jeune fille."

—Il n'y a pas de quoi, répondit simplement le messenger, mais filons vite. L'endroit est mauvais pour causer."

Un effroyable cri vibra aux oreilles de Roger.

"A moi ! je vais mourir ! hurlait une voix déchirante."

—Le mendiant ! " s'écria Roger en se levant. C'était bien lui.

Le petit misérable n'avait pas lâché la corde ; le fleuve l'avait entraîné en même temps que ceux qu'il voulait assassiner.

Maintenant que le câble était fixe, il s'y cramponnait avec l'énergie du désespoir, et il s'efforçait de gagner la terre.

"Attends ! murmura Pierre Bourcier, attends, scélérat, je vais t'aider."

Et il se baissa pour délier le nœud qu'il avait fait autour du tronc d'arbre.

Roger lui arrêta le bras.

"Grâce pour ce malheureux, dit-il d'une voix émue."

—Pour ce monstre ! s'écria Pierre Bourcier, jamais ! c'est déjà trop de l'avoir épargné une fois dans la forêt."

—Ayez pitié de moi, mes bons messieurs, hurlait le gamin, ne me laissez pas mourir."

—Quand ce ne serait que pour l'empêcher d'attirer par ses cris les balles des Prussiens, reprit le messenger en mettant la main sur la corde."

—Vous voyez qu'ils ne tirent plus, dit Roger. Ils nous croient tous noyés et nous pouvons bien sauver ce petit malheureux."

—Mais vous êtes fou ! s'écria Bourcier.

—Pardieu, mes bons messieurs charitables, pardon, disait la voix, je ne ferai plus de mal... J'étais si pauvre... ils m'avaient promis de l'argent."

Le mendiant avançait toujours et déjà il n'était plus qu'à quelques pas du bori.

"Je vous demande sa vie, dit Roger. Dieu nous a sauvés ; je voudrais sauver quelqu'un."

—Mais vous ne comprenez donc pas que si nous le tirons de la rivière, il nous suivra pour nous dénoncer encore !

—Nous l'attachons, murmura le lieutenant.

—Oui, comme là-bas, dans le bois, pour qu'il soit à nos trousses dans une heure."

"Ah ! ça, mon officier, vous croyez donc que nous n'avons plus rien à faire ?

"Mais vous ne savez donc pas que ceci n'est rien en comparaison du reste. Deux heures au milieu des poses prussiens et la Seine à passer encore une fois."

—Grâce, hurla le mendiant.

—Non ! ses cris me fendent le cœur, dit Roger ; il me semble que, si nous le laissons mourir, cette action nous portera malheur."

—Je vous servirai, s'écria le malheureux, je vous servirai... comme je servais les Prussiens... je connais tous les chemins et je sais où sont les postes... vous verrez... je vous conduirai partout... à Paris si vous voulez."

—Entendez-vous ? demanda le lieutenant.

—Oui, j'entends que ce petit nous prépare un nouveau tour, grommela Bourcier.

—On ne ment pas quand on va mourir, et je vais..."

—Où allez-vous ? demanda brusquement le messenger en arrêtant Roger par le bras."

—Lui tendre la main," cria le lieutenant en s'élançant vers la rive."

Avant que le messenger ait eu le temps de le retenir, il était au bord de la rivière et se pen-

chait pour sauver le misérable qui se débattait au milieu des glaçons.

"A moi ! mon bon monsieur ! à moi ! je n'en peux plus ! la force me manque."

—Donnez-moi la main, dit Roger en se mettant à genoux."

—Je ne peux pas... je suis trop loin," cria l'enfant."

L'officier se pencha sur l'eau et allongea le bras.

Aussitôt, les doigts crispés du mendiant s'accrochèrent à la manche de sa blouse."

"Ah ! je te tiens donc enfin ! cria le petit monstre, je ne mourrai pas tout seul..."

F. DU BOISGOBBY.

(La suite au prochain numéro.)

DERNIERS CHANTS

On lit dans l'Abeille, petit journal publié par les élèves du Séminaire de Québec :

La poésie que nous publions aujourd'hui est de M. Ephrem Turcot, ancien élève du Séminaire. Doué de talents brillants, d'un caractère aimable et sympathique, M. E. Turcot comptait autant d'amis que de confrères. Il fut obligé d'interrompre ses études après sa rhétorique, en 1863, et, après avoir langui quelques années, il s'éteignit à Saint-Henri de Lauzon, le 25 juin 1868. Ses anciens confrères entendront avec plaisir ces derniers accents d'une voie amie, d'un cœur qui leur fut tout dévoué. Cette petite pièce a été trouvée sur lui après sa mort.

Un doux soleil ranime la nature,
L'émail des fleurs rayonne dans nos champs,
Le sol riant se pare de verdure,
Partout l'oiseau fait retentir ses chants.

Depuis six mois la forêt dépouillée
Semblait languir dans un lugubre deuil,
Et voilà que sous l'ombreuse vallée
Elle prépare un bieuveillant accueil.

Dans nos jardins, sur quelque branche nue,
L'rosignol bercé par les zéphirs
A son retour nous chante la venue
Du gai printemps qu'appelaient nos désirs.

Voyez : déjà la légère hirondelle,
D'un vol rapide aborde à nos hameaux,
Pour y bâtir sa demeure nouvelle,
Où nous pourrions voir ses petits si beaux.

Avec bonheur, sur la verte colline
Paisissent joyeux les troupeaux bondissants.
Et ces beaux prés dont la pente s'incline
Se couvrent tous de gazons renaissants.

Où, tout renaît, tout revient à la vie ;
Seul, hélas ! seul je n'ai plus d'avenir !
Mon existence est à jamais ravie !
Et c'en est fait !... si j'une, et puis mourir !...

Et que m'importe, à moi, ces biens sans nombre
Que la nature étale à nos regards ?
Ne sont-ils pas plus passagers que l'ombre ?
Ne vois-je pas la mort de toutes parts ?

Adieu ! vallon, et toi, riche campagne !
Et vous, oiseaux, chants mélodieux ;
Ruisseau charmant, pittoresque montagne,
Bois que j'aimais, recevez mes adieux.

Je n'irai plus le matin dès l'aurore
Me promener sous vos ombrages frais !
Epais gazon, fleurs que je foule encore,
Bocage heureux... je vous quitte à jamais !...

MARCHANDISES ENDOMMAGÉES EX S. S. "CALINO" DE LIVERPOOL

La maison DUPUIS FRÈRES vient d'acheter 23 caisses et ballots de marchandises en lommagées par le désastre du steamer *Culino*, au Cap de la Roche.

Ces marchandises, qui n'ont souffert que de l'eau douce et qui, par conséquent, ne sont ni brûlées par le sel ni même tachées, n'en ont pas moins été achetées aux conditions de marchandises endommagées ordinaires, c'est-à-dire presque pour rien.

Elles sont parfaitement saines et ont conservé toutes leurs qualités.

Les pratiques et le public en général sont invités à profiter d'une occasion qui ne se présentera peut-être pas de sitôt de faire une grosse emplette avec presque pas d'argent.

Allez chez DUPUIS FRÈRES, No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédras, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédras se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

RETOUR A LA PAIX

En 1857, un homme qui avait conservé tous les principes d'une éducation profondément chrétienne, fut abordé, au jardin des Tuileries, par un promeneur de trente-cinq à quarante ans, qui, lui frappant amicalement sur l'épaule :

—Quelle joie, cher ami, lui dit-il, de vous revoir après une si longue séparation ! Ne reconnaissez-vous plus votre ancien condisciple ? Pour moi, j'ai bien souvent pensé à vous, et je vous retrouve avec un vrai bonheur.

Ces quelques paroles avaient laissé à celui-ci le temps d'envisager son interlocuteur.

—Comment ! s'écria-t-il avec le même plaisir, comment, c'est vous ? Voilà douze ans que nous ne nous sommes vus. Que de choses depuis ce temps ? Venez avec moi, ou plutôt je vous accompagne. Nous avons plus d'une nouvelle à échanger. L'âme d'abord, si vous le permettez : comment va la conscience ?

—Oh ! quant à cela, parlons-en le moins possible. Je ne suis plus l'enfant simple et crédule d'alors ; j'ai pris mon vol, cher ami, et il ne me ramène point du côté du confessionnal.

—Vous m'affligez, en vérité ; j'aimais toujours à me figurer que tous nos condisciples étaient restés fervents chrétiens. N'importe ! contez-moi votre histoire : je vous dirai la mienne ensuite.

Ils sortirent du jardin, se dirigèrent vers la rue du Bac, tout en se livrant à d'infinies épanchements et en repassant les belles années de leur enfance commune.

Celui qui en avait oublié les principes, esprit intelligent, mais plein de lui-même, avait été de bonne heure égaré par l'orgueil. Il raconta à son ami comment, au sortir de la pieuse maison où ils avaient étudié ensemble, il s'était imprudemment lancé dans toutes sortes de sociétés, qui avaient exploité son zèle pour le travail en lui donnant une direction mauvaise, excité ses passions au lieu de lui apprendre à les gouverner, et qui, finalement, lui avaient ravi l'incomparable don de la foi.

—Aujourd'hui, ajouta-t-il, je ne crois plus à rien. J'ai goûté tous les plaisirs que le monde offre à ses sectateurs ; je me suis plongé dans tous les désordres. Devenu plus réservé avec l'âge, on me croit corrigé ; ce n'est qu'un vernis : le cœur est aussi malade, aussi faible, aussi inconsistant.

—Du moins, interrompit son ami, avez-vous trouvé quelque bonheur dans cette existence si éloignée de vos premiers et paisibles jours ?

—Oh ! non, dit-il avec un accent d'amer découragement ; la paix me fuit ; je l'appelle le jour et la nuit : il n'y a point de paix pour moi... Vous m'avez entraîné à vous faire cet aveu, qui, il y a dix minutes, m'aurait étouffé plutôt que de sortir de mes lèvres. Tenez : j'ai essayé, je le répète, de toutes les jouissances de la vie : croyez-moi, il n'y en a pas une qui vaille une strophe de nos cantiques du catéchisme... Ah ! aimable temps du catéchisme, de la piété, de la simplicité, où es-tu, et pourquoi m'as-tu si vite abandonné ? J'ai essayé (allons jusqu'au bout de ces confidences) de le ressusciter : hier encore, je suis entré à Saint-Thomas d'Aquin. J'ai voulu prier ; mais je ne sais plus... Je suis sorti aussi triste, aussi froid, aussi délaissé que j'étais venu. D'ailleurs, à quoi bon prier ? je ne crois plus ; c'est à peine si le nom même de Dieu dit quelque chose à mon esprit... Voilà mon histoire. Je lis sur votre visage que la vôtre est différente. Que faites-vous ? Quelles sont vos pensées religieuses ?

C'était pendant la semaine sainte que cette rencontre avait lieu. L'ami interpellé témoigna poliment toute sa douleur d'un pareil état de conscience.

Il jouissait, lui, sous l'aile de la Providence, d'une tranquillité parfaite, qui n'exclut pas les combats, mais où la victoire est assurée par la grâce ; et il compatissait du fond du cœur à cette ruine inattendue que Dieu lui envoyait comme une leçon, peut-être comme une guérison à procurer.